



Guy Môquet et la résistance

La Lettre

Un film de François Hanss (2007),
avec Jean-Baptiste Maunier.
2 min 30

La vie sera belle

Un film d'Edwin Baily (2007), avec
Esteban Carvajal Alegria (J. Artaud),
Milan Mauger (P. Thomas), Grégoire
Leprince-Ringuet (L. Lacroix), Philippe
Torreton (R. Bourcier).
1 h 30 min

Les Résistants de la première heure

Un documentaire de Philippe
Costantini (2003), produit par
Multimédia France Productions.
1 h 15 min

À l'occasion de la journée anniversaire de la mort de Guy Môquet le 22 octobre, deux films évoquent la mémoire du jeune communiste: *La Lettre* propose une mise en images de sa fameuse lettre, et le documentaire *Les Résistants de la première heure* retrace son parcours personnel et celui de ses camarades. Ils sont complétés par un téléfilm, *La vie sera belle*, qui reconstitue les faits d'armes des cinq martyrs du lycée Buffon, eux aussi fusillés.

■ LCP

La Lettre... DU 19 AU 26 OCTOBRE, EN SOIRÉE

■ FRANCE2

La vie... MARDI 23 OCTOBRE, 20 h 50

Les Résistants... JEUDI 25 OCTOBRE, 23 h 05

Enfances en résistance

Histoire, éducation civique et français, quatrième, troisième et lycée

La Lettre

La lettre d'adieu de Guy Môquet est le fil conducteur de ce film impressionniste dans lequel le comédien Jean-Baptiste Maunier (*Les Choristes*) incarne le jeune résistant au camp de Châteaubriant.

Les Résistants de la première heure Raconté par ses amis, ceux des Batignolles ou de Châteaubriant, le documentaire rend hommage au courage de ces jeunes qui, comme Guy Môquet, ont vécu l'Occupation comme une humiliation. Croisant témoignages de survivants, lettres écrites à sa famille et photographies, il offre des récits émouvants (Maurice Simondin, Odette Nilès) qui soulignent le caractère singulier de chaque engagement. Cependant, la faiblesse du film réside dans une narration trop superficielle manquant d'éclairages historiques sur la politique répressive du régime de Vichy et de l'occupant nazi envers les internés politiques.

>>>

Rédaction Le San Diep, professeur d'histoire et géographie, avec la collaboration de Patrick Thiébaud, professeur d'histoire au lycée Descartes d'Antony
Crédit photo D.R.
Édition Émilie Nicot et Anne Peeters
Maquette Annik Guéry

Ce dossier est en ligne sur le site de Télédoc.
www.cndp.fr/tice/teledoc/

Ces pistes pédagogiques, si elles s'appuient prioritairement sur le documentaire *Les Résistants de la première heure*, comportent quelques indications de réflexion à partir du beau téléfilm *La vie sera belle*.

Une adolescence engagée

> **Retracer l'itinéraire de Guy Môquet avant la guerre.**

- On mettra en avant l'importance de l'environnement familial dans l'éveil politique de Guy Môquet et on dégagera les grandes étapes de ce parcours : participation aux réunions et aux grèves du Front populaire en 1936, comités de soutien à l'Espagne républicaine et première expérience de la lutte contre le fascisme. À cette époque, sous le préau du lycée Carnot, les amitiés suivent une ligne de démarcation entre républicains et fascistes. On vérifiera cette même fracture idéologique dans le téléfilm *La vie sera belle* (les cinq jeunes résistants et leur professeur d'un côté, les élèves vichystes de l'autre, 11° min).
- À partir du témoignage de ses anciens camarades de classe, on relèvera les traits de caractère de Guy Môquet qui en font déjà un meneur (performances sportives, caractère déterminé, chahuteur). On soulignera la précocité de son engagement politique. On identifiera la réelle rupture que représente en septembre 1939 l'arrestation de son père incarcéré et déporté au bagne de Maison-Carrée en Algérie par la police française. À partir de ce moment, il est conscient d'avoir à prendre « la relève ».

L'entrée en résistance

> **Dégager les valeurs et motivations des jeunes résistants et les premières formes d'action.**

- Sous la forme d'un tableau, on mettra en parallèle les parcours de Guy Môquet et des témoins qui interviennent dans le film (Georges Abacchi, Jean Fumoleau, Odette Nilès, Maurice Simondin) : activités avant la guerre, motivations, voies d'entrée en Résistance, âge au moment de leur entrée dans la résistance, actions clandestines, date et motif de leur arrestation. On pourra tracer de la même manière le portrait des cinq amis du lycée Buffon en dégagant l'origine sociale et le parcours idéologique (convictions, appartenance à un parti, etc.) de chacun et en soulignant l'importance dans leur formation de leur professeur d'histoire. Un rappel : les noms des cinq personnages du téléfilm ne sont pas ceux des cinq « martyrs » du lycée Buffon (Jean-Marie Arthus, Jacques Baudry, Pierre Benoît, Pierre Grelot et Lucien Legros), ni celui de leur professeur (qui s'appelait en réalité Raymond Burgard).

- On distinguera d'une manière générale trois types de motivation, non exclusifs : motivations d'ordre patriotique (chasser l'occupant, refuser la collaboration), moral (combattre le nazisme), politique (refus d'obéir au régime de Vichy). On constatera que les orientations politiques sont disparates même si l'antifascisme domine. Enfin, à propos de Pierre Thomas et Pierre Grellier dans le téléfilm, on soulignera l'importance dans l'engagement du goût de l'aventure et de la réaction par rapport à la famille.
- En les listant (diffusion de tracts, affichage de papillons, manifestation de protestation contre des arrestations, comme celle de Bourcier dans *La vie sera belle* – on rappellera aussi la manifestation étudiante du 11 novembre 1940), on soulignera le caractère exploratoire et modeste des premières actions de résistance menées. On montrera la réactivation des liens avec les organisations politiques et syndicales dissoutes au début de la guerre et on insistera sur le fait que jusqu'en juillet 1941, la lutte s'effectue en dehors des consignes du PCF. D'une manière générale, on soulignera que la résistance des jeunes gens de 1940-1941 est adolescente, isolée, peu armée, fragile et forte d'un idéal.
- *La question de la lutte armée.* On dégagera les arguments par lesquels les cinq lycéens du téléfilm débattent de l'opportunité de passer à l'action armée et de commettre des attentats contre des officiers allemands à Paris.

Pour en savoir plus

- BASSE Pierre-Louis, *Guy Môquet, une enfance fusillée*, Stock, 2007.
- BOSSON Nancy, *Guy Môquet, j'aurais voulu vivre*, Libra Diffusion, 2007.
- THIBAUT Laurence (dir.), *Les Jeunes et la Résistance*, AERI et La Documentation française, coll. « Cahiers de la résistance », 2007.
- Sur le site du CNDP, un dossier « Pour mémoire » consacré à Guy Môquet.
http://www.cndp.fr/memoire/guy_moquet/college-lycee/introduction.htm
- Des ressources autour de la lettre de Guy Môquet.
<http://www.educasource.cndp.fr//selecthema.asp?id=92125>
- Un dossier sur « les jeunes dans la résistance ».
http://www.php.ac-orleans-tours.fr/crdp/cddp36/article.php3?id_article=137
- Un dossier réalisé par le CRDP de Créteil et le Musée de la Résistance Nationale à Champigny. (PDF, 144 ko)
<http://www.ac-creteil.fr/CRDP/CRDP/edition/liaisons/PDF/resistance/resistance02-03.pdf>

«L'annonce de l'exécution redonne du sens aux choses»

Questions à Guy Krivopissko, historien

Les lettres que vous avez rassemblées et publiées ont été écrites entre l'été 1941 et l'été 1944. Il y eut pourtant des exécutions avant et après...

Denis Peschanski estime à moins de 200 le nombre des exécutions avant l'été 1941, au moins celles annoncées par voie d'affiches ou communiqués de presse.

Qui sont ces premières victimes ?

Ce sont avant tout des auteurs d'actions isolées, considérées comme actes de francs-tireurs, qui entraînent jugements et exécutions immédiats. Ce sont le plus souvent des personnes saisies par les Allemands simplement parce qu'elles ont tenté de franchir la ligne de démarcation ou d'embarquer vers l'Angleterre ou qui sont prises à sectionner des câbles ou des lignes téléphoniques. Mais si on prend un « gros poisson », on déroge à cette pratique et on le maintient en détention. L'exemple, c'est Honoré d'Estienne d'Orves, un officier arrêté en janvier, condamné en mai et qui n'est exécuté qu'en août 1941, quelques jours après Tyzelman et Gautherot, arrêtés pour avoir seulement manifesté à Paris. C'est parfaitement symbolique de la situation nouvelle, du tournant créé par l'attaque de l'URSS par l'Allemagne nazie. On veut terroriser en produisant des exemples : on fusille des otages. Les premiers sont ceux du Nord-Pas-de-Calais en septembre, qui avaient été arrêtés pour faits de grève. Par paquet de vingt, des militants de la CGT, des élus, des militants d'organisations communistes sont amenés devant les pelotons.

Ces otages sont dans leur très grande majorité des communistes et des juifs.

Encore faut-il préciser que les juifs qui sont fusillés le sont parce qu'ils sont communistes ou jugés comme tels. Par exemple Jacques Grinbaum qui est exécuté avec Gabriel Péri le 14 décembre 1941. L'autre grande catégorie de victimes est constituée par les agents de la France Libre.

Ces lettres sont écrites dans l'urgence. Est-ce toujours possible ? Certains ont dû être tétanisés par l'épreuve et incapables d'écrire ?

Je ne le pense pas. Il y a une tonalité assez commune aux cinq cents lettres. Toutes ont un côté crâne et disent avec peu de variantes : « Je sais pourquoi je me retrouverai tout à l'heure devant un peloton d'exécution et je serai le vainqueur. » Beaucoup ont été enfermés dans les pires

conditions, torturés, coupés de leur famille depuis des semaines et démoralisés. Paradoxalement, l'annonce de l'exécution les libère et redonne du sens aux choses.

Il y a dans ces lettres un immense patriotisme. Aujourd'hui, si tout cela ne forçait pas l'émotion, il pourrait par sa désuétude faire sourire.

Je ne sais pas s'il est désuet. Les mots ont changé. Il y a une même actualité du patriotisme aujourd'hui. Le patriotisme français a ceci de particulier qu'il n'est pas empreint de nationalisme. Il est porteur de valeurs universelles issues de la Révolution française.

Ces « lettres de fusillés » semblent être à la fois des mots intimes envoyés à des proches et un message lancé au monde.

Oui, toutes en effet ont ce double caractère. Un côté intime : le besoin de rappeler l'amour qu'on porte, de remercier de l'amour qu'on a reçu et de dire la désolation du chagrin qu'on va faire. Tous savent qu'ils vont mettre leur famille dans une situation très difficile. Ils se préoccupent aussi des conséquences matérielles de leur disparition : un salaire et des tickets de rationnement en moins, une femme au foyer désormais sans ressources. Mais tous éprouvent le besoin de témoigner leur foi dans la justesse de leur combat. En cela, il y a le souhait implicite que ce dernier message soit connu du plus grand nombre. Elles sont d'ailleurs publiées dans la presse clandestine, lues sur le lieu du travail, ou à la BBC.

Ces lettres sont tournées vers l'avenir. Elles expriment ce qui est au cœur de la Résistance : le refus de l'inacceptable, mais en même temps, la certitude qu'une France nouvelle naîtra à la Libération. Le souhait que leur mort permette la naissance d'un monde meilleur. Lorsque Joseph Epstein s'adresse à son « petit microbe », âgé de 11 ans, il manifeste sa confiance en l'avenir et le promet à tous les enfants du monde.

Guy Krivopissko est conservateur du musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne. Il est l'auteur de *La Vie à en mourir, lettres de fusillés, 1941-1944*, Seuil, coll. « Points », 2006. Propos recueillis par Patrick Thiébaud pour la revue *Seconde Guerre mondiale*.

>>>

La vie sera belle

Sous l'impulsion d'un de leurs professeurs, Raymond Bourcier, cinq élèves du lycée Buffon à Paris décident à la fin de l'année 1941 de partir en guerre contre l'occupant. Chacun d'entre eux a ses raisons de mener ce combat : Jacques Naudin est le plus activiste et le plus intellectuel du groupe ; Pierre Grellier est un orphelin qui voit dans la guerre un moyen de se surpasser et de transcender sa modeste condition ; Lucien Laclos, fils d'un haut fonctionnaire, met toutes ses facilités à la disposition de ses copains d'armes ; Jean Artaud, fils d'un policier, est hanté par le souvenir de sa mère qui s'est suicidée en 1940 ; Pierre Thomas, dernier arrivé au lycée Buffon, se lance dans la Résistance pour épater son père. En mai 1942, ils commettent une série d'attentats contre des officiers allemands. Traqués par la police française, ils sont arrêtés les uns après les autres un mois plus tard, puis livrés aux Allemands. Ils sont fusillés le 8 février 1943.

Le temps suspendu

Plans rapprochés



[1]



[2]



[3]



[4]

La Lettre, de François Hanss, met en images la lettre d'adieu de Guy Môquet et les dernières heures avant son exécution. Un essai de traduction «impressionniste» des émotions ressenties par un condamné à mort dont la mémoire désormais appartient à l'Histoire.

Sans autre «commentaire» oral que la seule lecture de la lettre de Guy Môquet à sa famille, le film repose sur une tension : celle qui oppose l'intimité d'une lettre d'adieu à une famille, texte propre aux épanchements, à l'expression de sentiments intimes mêlés, une lettre qui, en somme, n'est pas écrite pour nous, et sa destinée historique qui en fait un message d'une portée universelle. Comment donc la «traduire» en images, sans en «trahir» la réalité ? Le réalisateur François Hanss imagine ici «ce qu'on pouvait ressentir à la lecture de la lettre».

À peu d'exceptions près (les photos de la famille au moment même où la lettre les évoque, la signature «Votre Guy qui vous aime»), il n'y a pas de correspondances étroites entre le contenu de la lettre et les images. Le parti pris est celui de la traduction «impressionniste», du déroulement d'images qui, de manière complexe, conjugue visions subjectives et réalités objectives. Nous sommes dans la tête du personnage et en éprouvons les émotions. D'où cette expérience ressentie par le spectateur d'une confusion, dans l'espace et le temps, d'images tantôt très précises et brutales et d'images irréelles.

Ainsi, des images souvent «imaginées», comme en contrepoint d'une tragédie dont on devine d'emblée l'issue, viennent irréaliser le récit : ralentis sur les corps en mouvement, lumières vives alternant avec des ténèbres, vues en contre-plongée donnent l'impression non pas tant d'un cauchemar, mais d'une rêverie. La bande sonore renforce cette irréalité, juxtaposant avec une certaine violence bruits divers voire insolites, comme par exemple l'impact d'une balle, paroles d'une Marseillaise, cris et ordres des Allemands, le tout dans une sorte de musique concrète qui contraste avec l'impressionnant silence des condamnés et avec le ton intime sur lequel est lue la lettre.

Enfin, le film prend le parti de l'achronologie. Les plans sont nombreux : en guère plus de deux minutes se succèdent 90 plans, autant d'instantanés dont la chronologie est sensiblement bouleversée, en dépit d'une construction relativement classique (l'ouverture sur des plans d'exposition, la fermeture en boucle du film sur le même plan qui l'avait ouvert [1]) et de segments narratifs, ici ou là, très «ordonnés» (des champs-contrechamps, des raccords dans l'axe, des raccords de regards servant de liens) : des micro-récits comme des éclats de souvenirs. De ce chaos visuel et sonore, on serait tenté de dire qu'aucun sens ne se dégage. Tout ne serait qu'impressions fugitives d'un condamné à mort dont l'imminence de la mort brouille les sens. Or l'analyse des personnages fait émerger un projet.

De ces personnages, distinguons trois groupes. Le premier est composé des «exécuteurs». On n'en voit guère que des bribes : des gros plans sur des uniformes, des armes, des bottes [2]. Elles expriment la force brutale, voire animale (les visages noircis des soldats SS en marche, celui du gendarme en contre-jour, leurs gestes brutaux, leurs ordres éruptifs). Le deuxième groupe est constitué des «témoins», impuissants, de la marche à la mort des otages condamnés à mort. Tantôt dans la baraque du camp de Choisel, tantôt derrière ses barbelés, éplorés et entonnant la *Marseillaise*, tous sont face à la caméra, leur regard interpellant le spectateur, exprimant compassion et chagrin : un chœur antique [3].

Les condamnés, enfin, forment le dernier groupe. On les distingue dans la pénombre des camions bâchés, des baraquements du camp, visages tragiques d'hommes qu'on mène au poteau d'exécution. Symboliquement, ces «martyrs» se distinguent par leur passage de l'ombre à la lumière (les plans subjectifs du soleil à travers les ramures, la lumière vive derrière le gendarme sur le seuil de la baraque) et par leur verticalité (ils sont debout, brandissent le poing, tendent leur visage vers le ciel). Le temps est suspendu : au ralenti dans la marche vers la mort, dans leur chute sous les balles (celle de Guy Môquet est un bel exemple de «faux raccord» : il tombe deux fois), ils n'appartiennent plus au monde présent mais au temps du mythe, un éternel retour.

Les derniers plans du film (le groupe de jeunes gens, éternels témoins du calvaire enduré, marchant dans la clairière vers le monument cénotaphe et sa stèle) parachèvent cela : les condamnés de Châteaubriant sont statufiés, figés dans l'Histoire [4].